

Un « Sonderweg » vers Proust : le cas de Hans-Robert Jauss

Author(s): Robert Kahn

Source: *Bulletin d'informations proustiennes*, No. 44, AGRÉGATION 2015 (2014), pp. 123-131

Published by: Éditions rue d'Ulm

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/44760545>

Accessed: 16-01-2020 06:45 UTC

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

Éditions rue d'Ulm is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Bulletin d'informations proustiennes*

Un « *Sonderweg* » vers Proust : le cas de Hans-Robert Jauss

Le romaniste Hans-Robert Jauss (1922-1997) a été une figure éminente de la vie universitaire et intellectuelle européenne dans la seconde moitié du xx^e siècle. Co-fondateur de « l'école de Constance » avec Wolfgang Iser et Rainer Warning, son nom reste attaché à la théorie de « l'esthétique de la réception », et à la notion « d'horizon d'attente », qu'il a pu exposer dans un grand nombre de travaux. Son ouvrage le plus connu, *Pour une esthétique de la réception* [*Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik*, 1972], traduit (partiellement), est paru en 1978 chez Gallimard avec une préface de Jean Starobinski. Ce livre l'a placé au centre du débat intellectuel des années 1970-1980, et on a pu dire de lui qu'à un certain moment sa notoriété était plus grande que celle de Gadamer, de Blumenberg (son collègue à l'Université de Constance) ou d'Habermas. Jauss a aussi beaucoup fait, grâce à sa forte position institutionnelle, pour « reconstruire » l'Université allemande de l'après-guerre. Douze de ses anciens étudiants, dont Hans-Ulrich Gumbrecht, sont devenus professeurs « ordinaires ». Pour une présentation rapide de son œuvre, on lira avec profit le remarquable article d'Isabelle Kalinowski : « Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception »¹.

Le professeur Jauss intéresse particulièrement les proustiens parce qu'il a en fait commencé sa carrière en consacrant sa thèse de doctorat à Heidelberg, en 1952, à la *Recherche*. Son travail a été publié sous le titre *Zeit und Erinnerung in Marcel Prousts* À la recherche du temps perdu dès 1955², puis de nouveau, revu et augmenté, en 1986, chez Suhrkamp. La thèse n'est pas traduite en français : il semble qu'un projet soit en cours ; le titre pourrait être « Temps et souvenir dans À la recherche du temps perdu de Marcel Proust ». Disons-le d'emblée : il s'agit d'un livre important, allant bien au-delà des analyses antérieures de E. R. Curtius³, et dont on peut regretter, dans l'intérêt de la connaissance de Proust, qu'il ne soit pas accessible à un public non germanophone. Nous nous proposons dans un premier temps d'évoquer brièvement son contenu, en insistant particulièrement sur l'importance accordée par le jeune romaniste à « l'allégorie » proustienne, pour ensuite évoquer, entre psychologie et histoire, ce que nous appellerons le

1. Dans la *Revue germanique internationale*, n° 8, 1997, p. 151-172.

2. Carl Winter Verlag, Heidelberg, 2^e éd., 1970.

3. Ernst Robert Curtius, *Französischer Geist im neuen Europa*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1925.

« *Sonderweg* », soit « le chemin particulier » ou « le parcours singulier » qui a mené Hans-Robert Jauss vers l'œuvre de Marcel Proust, parcours que l'on peut dire aussi qu'il fut « effroyable ».

Un livre important

Le livre¹ se compose de 6 chapitres et compte 366 pages. Le premier chapitre, de 60 pages, consacré, de manière générale, au « dépassement de la distance épique », ne traite pas encore de Proust, mais de *La Montagne magique* de Thomas Mann et de l'*Ulysse* de Joyce. Ce chapitre de « prolégomènes » faisait bien partie de la thèse, mais ne figurait pas dans l'édition de 1955. Voici les titres des autres chapitres :

- chapitre 2 : « Proust en quête de sa conception du roman » : sont étudiés les textes de *La Revue des Lilas*, *Les Plaisirs et les Jours*, *Jean Santeuil*, autour de « Ruskin », *Contre Sainte-Beuve*, l'interview avec Élie-Joseph Bois ;
- chapitre 3 : « Le double jeu du “je se remémorant” et du “je remémoré” » (« *Erinnerndes und erinnertes Ich* »), analyse qui deviendra un point de passage obligé de la critique proustienne ;
- chapitre 4 : « Le Temps comme dimension du roman et son apparition dans la perspective du souvenir » (« *Erinnerung* ») ;
- chapitre 5 : « Le Temps comme condition de l'expérience de “Marcel” et son apparition dans l'aspect contingent de sa quête » (« *in der Kontingenz seines Wegs* ») ;
- chapitre 6 : « Le roman du roman dans l'œuvre d'art du souvenir ». Ce chapitre est entièrement consacré à une partie du *Temps retrouvé*.

Bien entendu, cette liste de chapitres ne peut rendre compte de la subtilité des analyses développées par Jauss. Si le prénom « Marcel » se voit accordé une importance exagérée au regard des apports de la critique plus récente, et si, de manière générale, beaucoup d'eau a coulé depuis 1955 dans le cours de la Vivonne, Jauss fut cependant l'un des premiers à insister avec une telle pertinence sur la dimension « phénoménologique » de l'œuvre, dans son exploration des données temporelles de la conscience et de la mémoire. Nous allons nous arrêter plus longuement sur ce qui nous semble l'un des apports essentiels de la recherche jaussienne, l'attention très fine portée à l'utilisation par Proust de cette figure de rhétorique qu'est l'allégorie. Pour cela nous nous intéressons particulièrement à la troisième partie du chapitre 5 (qui en compte quatre).

Le temps, que « Marcel » ne peut saisir dans sa durée, revêt pour lui différentes formes et prend souvent une figure allégorico-mythique. Pour Jauss, « la psychologie dans le temps » de Proust renvoie alors à la tradition médiévale. (Le livre suivant du romaniste sera consacré à « L'animal dans la littérature du Moyen Âge », *Mittelalterliche Tierdichtung*, 1959). Il remarque que des processus immanents à la conscience comme : « l'Oubli », « l'Habitude », « la Tristesse » se développent au cours de la narration et apparaissent comme des puissances trans-individuelles,

1. Hans-Robert Jauss, *Zeit und Erinnerung in Marcel Prousts* À la recherche du temps perdu, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1986. Désormais abrégé en Z, suivi du numéro de la page. À noter que toutes les citations de Proust sont en français sans traduction dans l'ouvrage de Hans-Robert Jauss.

ce qui fait que le lecteur se rappelle les figures allégoriques du *Roman de la rose* qui portent le même nom (« Chagrin » pour « Tristesse »). Jauss cite le célèbre passage de *Sodome et Gomorrhe II* :

L'amour cause ainsi de véritables soulèvements géologiques de la pensée. Dans celui de M. de Charlus [...] s'étaient brusquement dressées, dures comme la pierre, un massif de montagnes, mais de montagnes aussi sculptées que si quelque statuaire, au lieu d'emporter le marbre, l'avait ciselé sur place et où se tordaient, en groupes géants et titaniques, la Fureur, la Jalousie, la Curiosité, l'Envie, la Haine, la Souffrance, l'Orgueil, l'Épouvante et l'Amour¹.

Hans-Robert Jauss fait ensuite la liste, sous la forme d'un schéma, des figures allégoriques qui déterminent chacune des douze parties du roman². On lira ainsi, par exemple, avec les numéros de pages dans l'édition utilisée³ :

I. LE TEMPS (= Saint-Hilaire, *Du côté de chez Swann*, 1, 88) *L'Habitude* (159)
L'Art (105)
Le Désir (130)

Ou

X. LE CHAGRIN (*Albertine disparue*, 21) *Le Souvenir*
L'HABITUDE (AD, 8) *La Jalousie* (AD, 117)
LA MORT (AD, 75)
L'OUBLI (AD, 172)

La figure centrale apparaît dans la colonne de gauche, quelques figures secondaires supplémentaires dans la colonne de droite. Il s'agit aussi bien des figures du Temps proprement dit que des figures allégoriques dans un sens plus large, c'est-à-dire des entités supra-individuelles. Comme tous les grands thèmes de la *Recherche*, celui des figures allégoriques est bien présent dès l'ouverture. Swann, lors d'une de ses visites de voisin à Combray, a offert à l'enfant des photos des vices et des vertus de Giotto à Padoue, et il a l'habitude d'appeler « Charité » la malheureuse fille de cuisinier. L'enfant n'appréciera que bien plus tard la beauté des fresques de la chapelle des *Scrovegni*, car leur valeur esthétique dépend précisément du contraste entre le physique de la personne figurée et la vertu qu'elle représente. Lorsque « Marcel », parvenu presque à la fin de son périple (« *Weg* »), visite la chapelle de Padoue, le dernier de ses « amours successifs » se sera achevé avec la mort d'Albertine, il comprendra qu'on n'atteint pas dans le désir l'Autre véritable et que l'on ne peut tomber que sous le pouvoir de « forces occultes⁴ ». Mais la succession des figures allégoriques, comme nous le rappelle le romaniste d'Heidelberg, ouvre et conclut non l'Amour, mais le Temps. Le clocher de Saint-Hilaire incarne pour l'enfant la première expérience du Temps en sonnant les heures, il ressent pour la première fois dans la nef l'intuition du Temps comme dimension de l'expérience humaine. La « puberté du Chagrin » clôt cette époque. « Le Chagrin » l'expulse du Paradis de l'enfance et le met sur le chemin du savoir : après la chute dans la temporalité, la substance du Temps

1. P, III, p. 464-465.

2. Z, p. 229-230.

3. L'édition utilisée par Jauss est la suivante : Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, 1949, 15 vol.

4. Z, p. 231.

cesse d'être visible pour lui, mais il n'en perd pas tout à fait la trace – le clocher réapparaît parfois. Autre expérience temporelle représentée dans la section « Noms de pays : le Nom » : la transition du temps imaginaire dans le temps réel. Le voyage tant espéré à Venise devient possible lorsque le père apporte les horaires de train. L'enfant attend du « Jour de l'An » un changement total dans sa relation avec Gilberte. Mais le 1^{er} janvier ne se distinguera en rien des autres jours. À partir de là le « calendrier des faits » ne correspond jamais au « calendrier des sentiments ». Le Temps devient un monde invisible, qui n'est pas reconnu dans la succession des figures allégoriques, sous le masque de l'Habitude et de l'Oubli, et ce jusqu'à la matinée Guermites et le « Bal de têtes ». La Jalousie, quant à elle, s'annonce dès « Un amour de Swann ». C'est ce qu'apprend à « Marcel » (Jauss n'utilise presque jamais le terme de « narrateur ») l'issue de son amour pour Gilberte, qui s'effondre sous l'action conjuguée de « l'Habitude » et de « l'Oubli ». La Beauté s'incarnera plus tard dans le groupe des jeunes filles de Balbec, qui deviendra, lors de la réception chez M^{me} de Villeparisis, une « galerie de figures symboliques ». Plus tard on arrivera au royaume du Néant car, au cours de l'ascension sociale de « Marcel » apparaît la Mort, qui, « comme le sculpteur du Moyen Âge », attribue au cadavre de la grand-mère les traits d'une jeune fille. Quant à Albertine, ce n'est qu'avec le noir soupçon qui pèse sur elle que l'avenir de « Marcel » prend « la forme allégorique et fatale d'une jeune fille ». Son aveu involontaire envoie son malheureux amant dans une « *Terra incognita* », dans la « voie funeste et destinée à être douloureuse du savoir », voie préparée par l'épisode de Montjouvain. Dès lors, l'Amour prend une forme inquisitoriale, Albertine prisonnière perd de sa beauté. Voyant Albertine dormir à ses côtés, « Marcel » s'interroge : « devant ce corps tordu, cette figure allégorique de quoi ? de ma mort, de mon amour¹ ? ». La fuite et la mort d'Albertine convoquent toutes les figures de l'allégorie dans leur pleine puissance : « le Chagrin » s'installe, « l'Habitude » réapparaît, « la Mort » semble exaucer son vœu d'être libéré à la fois d'Albertine et de la souffrance. En fait la Mort a multiplié les Albertine : « Divisée en petits dieux familiers, elle habita longuement la flamme de la bougie, le bouton de la porte, le dossier d'une chaise, et d'autres domaines plus immatériels² [...] ». La fin de la souffrance n'est possible que si « Oubli » l'emporte sur « Chagrin », parce qu'il est un masque sous lequel se dissimule le Temps lui-même : « Car il y a dans ce monde où tout s'use, où tout périt, une chose qui tombe en ruines, qui se détruit plus complètement, en laissant encore moins de vestiges que la Beauté, c'est le Chagrin³. » La Guerre, dans *Le Temps retrouvé* sera un « tour de la Roue du Monde », permettant à « Marcel » d'admirer le « jeu du kaléidoscope », qui défait successivement les figures et en reforme d'autres à partir des mêmes éléments. M. de Charlus explique à Marcel que la guerre est « une création perpétuellement continuée ». Cette théorie s'applique non seulement aux anomalies de l'Histoire, mais aussi à la pluralité des moi du protagoniste. C'est la quintessence de son expérience dans le Temps. La tradition de cette « *creatio perpetua* » a modelé, d'après Hans-Robert Jauss, qui renvoie à Georges Poulet⁴, la pensée et la littérature française depuis la scholastique jusqu'au

1. P, III, p. 862.

2. Z, p. 235 ; cf. AD, IV, p. 104.

3. *Ibid.*, et AD, IV, p. 270.

4. Georges Poulet, *Études sur le temps humain*, Paris, Plon, 1951.

xx^e siècle. Sa forme actualisée est celle d'une « création continue qui devient donc une création continûment discontinuée¹ ». Mais, d'après Jauss, on peut objecter à Poulet que la « *creatio perpetua* » de la *Recherche* ne renvoie ni à une conscience qui se projette elle-même continuellement et en vain, ni au dieu janséniste qui répète continuellement son acte créateur pour renouveler sa grâce, mais seulement au Temps lui-même. La « *creatio perpetua* » est si éloignée de la mystique de la Création qu'elle est vécue par le Moi du roman après la mort d'Albertine comme un « mauvais infini » :

Et comme dans les nouveaux espaces, encore non parcourus, qui s'étendaient devant moi, il n'y aurait pas plus de traces de mon amour pour Albertine qu'il n'y en avait eu, dans les temps perdus que je venais de traverser, de mon amour pour ma grand' mère, ma vie m'apparut – offrant une succession de périodes dans lesquelles, après un intervalle, rien de ce qui soutenait la précédente ne subsistait plus dans celle qui la suivait – comme quelque chose de si dépourvu du support d'un moi individuel identiques et permanent, quelque chose de si inutile dans l'avenir et de si long dans le passé, que la mort pourrait aussi bien en terminer le cours ici ou là sans nullement le conclure² [...].

Phrase-clé de la compréhension de Proust pour le romaniste, sur laquelle nous reviendrons. Ainsi, la contemplation de la perspective allégorique et des figures du Temps amène le lecteur, selon Jauss, aux portes du « Temps retrouvé ». Pour conclure sur cette partie : le romaniste pense donc qu'il serait en fait possible d'interpréter l'ensemble des occurrences allégoriques de la *Recherche* à la lumière du roman médiéval. Dès lors, tout l'itinéraire romanesque suivi par « Marcel », son apprentissage d'une « vocation », pourrait se lire, dans la lettre du texte, comme une quête médiévale, scandée par des stations allégoriques. On peut objecter à cette approche qu'elle ne prend pas en considération, comme pourtant Walter Benjamin l'avait fait, la très grande importance de l'allégorie baudelairienne pour la création proustienne³. Mais il faut reconnaître la force et la cohérence de cette vision singulièrement « moderne », proche du *close reading*, à une époque qui n'avait connu encore ni le structuralisme ni la déconstruction. En tout cas l'éminent professeur doit une grande part de sa carrière universitaire à cette thèse. C'est ce que nous avons essayé de montrer.

Cependant, qu'on le veuille ou non, la lecture du livre de Hans-Robert Jauss, dont l'intérêt herméneutique peut paraître tellement évident, est nécessairement perturbée, voire peut-être empêchée, par la révélation de ce qu'a été, devant l'Histoire, ce personnage, qui aurait pu très bien servir de modèle au protagoniste du roman de Jonathan Lidell, *Les Bienveillantes*. Comme beaucoup de « germanophones », nous avions lu ce livre et d'autres de ce professeur si célèbre avec un très vif intérêt dans les années 1990. Et nous avons été stupéfaits d'apprendre que le même Hans-Robert Jauss avait eu une vie antérieure, au cours de laquelle il avait été gradé – *Hauptsturmführer* (« capitaine ») de la SS. Il nous faut revenir longuement sur cette question de la biographie d'un officier nazi, pour nous demander si ce n'est pas en définitive précisément cette ignominie qui a motivé le choix de la *Recherche* comme objet de thèse, ce « *Sonderweg* ».

1. *Ibid.*, p. XLVI. Cité en français par Jauss.

2. Z, p. 237; cf. AD, IV, p. 173-174.

3. Mais il est vrai que, si le texte de Benjamin « Pour l'image de Proust » date de 1929, ses travaux sur Baudelaire ne seront connus qu'après 1955. La thèse de Jauss est antérieure.

Un membre actif d'une « organisation criminelle »

Pour évoquer le cas de Hans-Robert Jauss, on peut partir du livre de Pierre Bayard, *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*¹, où il aurait eu toute sa place. L'essayiste imagine, dans un essai d'égo-uchronie, ce qu'il aurait pu faire pendant la Seconde Guerre mondiale, ce qu'auraient été ses choix, s'il était né en 1922, comme son propre père. Or, Jauss est précisément né en 1922. Et il a choisi d'être un bourreau. L'expression n'est pas trop forte, comme on le verra. Bayard est dans l'hypothèse, il utilise le conditionnel et la catégorie de « personnalité potentielle ». Jauss a, quant à lui, eu une personnalité réelle et une personnalité officielle. Le scandale se produisit en 1992. Dans un colloque consacré à E. R. Curtius², l'une des cibles principales de Jauss dans la « bataille universitaire³ », l'un des élèves du professeur Curtius⁴, le médiéviste américain Earl-Jeffrey Richards, prit la défense de son maître et révéla que Jauss avait été un officier de la Waffen-SS. Il semble bien que Richards ait eu accès au dossier des services américains de l'immigration, auprès desquels Jauss avait sollicité un visa d'entrée aux États-Unis. L'honorable professeur de Constance argua d'abord d'une homonymie, mais il dut finalement reconnaître les faits, en particulier dans deux entretiens donnés, le 28 mai 1996 à la *Frankfurter Rundschau* et le 6 septembre dans *Le Monde*⁵, à Maurice Olender. Dans la *Frankfurter Rundschau* le romaniste explique qu'il s'était engagé en octobre 1939, à l'âge de 17 ans et dix mois, dans la Waffen-SS à Munich. En raison de ses connaissances linguistiques il partit encadrer les engagés volontaires français en 1941 sur le front de l'Est. En 1944, il fut nommé officier de liaison à l'état-major de la tristement célèbre division SS-Charlemagne, qui comptait dans ses rangs un bon nombre d'anciens membres de la milice de Darnand. Dans le même article Jauss se défend en affirmant qu'il n'avait pas participé à des actions criminelles, ce qui aurait été certifié par un jugement du tribunal allié saisi de son cas en 1947. Il faut ajouter, pour nuancer à tout le moins cette réponse, deux éléments objectifs : d'abord son grade en 1944 : *Hauptsturmführer* de la SS, donc l'équivalent de « capitaine » (grade d'Ernst Jünger pendant la Seconde Guerre), et l'obtention en 1944 de la « Croix allemande » en or. Ces deux faits à eux seuls témoignent déjà d'un certain fanatisme. Dans l'interview accordée à Maurice Olender et qui a fait sensation, il souhaite apporter les précisions suivantes : « Ce qui m'a décidé à entrer dans la *Waffen-SS* n'était pas vraiment une adhésion à l'idéologie nazie. Fils d'instituteurs appartenant à la petite bourgeoisie, j'étais un jeune homme qui voulait se conformer à l'air du temps. » Cette expression correspond à l'expérience de Stanley Milgram telle qu'elle est décrite dans le livre de Bayard. Jauss continue ainsi : « Pendant la guerre mon expérience était alors cloisonnée et l'horizon restreint : j'ai souvent appris seulement après-coup quelle avait été la bataille à laquelle j'avais participé. Ce qui s'était vraiment passé, je ne l'ai découvert qu'à la fin de la guerre, avec horreur. Le but était de survivre avec mes hommes sur

1. Paris, Minuit, 2012.

2. E. R. Curtius et l'idée d'Europe, Actes du colloque de Mulhouse et Thann des 29, 30, 31 janvier 1992, Paris, Champion, 1995.

3. Jauss critiquait fortement l'idée de *topoi*, ses références dans les années 1970 étaient les Juifs émigrés Benjamin, Spitzer, Auerbach, ce qui ne manque pas d'ironie.

4. L'introducteur de l'œuvre de Proust en Allemagne dès les années 1920.

5. Respectivement p. 12 et p. VIII du supplément « Livres ».

le front de l'Est. C'est grâce au tribunal de Nuremberg que nous avons pu être informés précisément des faits et prendre ainsi la mesure de l'horreur absolue commise par l'Allemagne nazie.» Dans la suite de l'interview Jauss a recours à une tactique fort ancienne : la « défausse ». Il s'en prend en termes virulents à Heidegger, Jünger et Carl Schmitt, qu'il accuse d'être des nazis mal repentis. En fait, la ligne de défense de Hans-Robert Jauss n'est absolument pas convaincante. D'abord parce que, officier SS¹ sur le front de l'Est, il a nécessairement participé, ou assisté, ou été à tout le moins au courant, de la « Shoah par balles ». Tous les officiers et un très grand nombre de soldats, non seulement de la SS, mais de toute la *Wehrmacht*, avaient connaissance des « ordres sur les commissaires » et sur les « partisans », qui faisaient l'amalgame entre « partisans » et « juifs »². Christopher Browning, l'une des références majeures du livre de Pierre Bayard, écrit à ce sujet : « Tout soldat allemand était libre d'abattre à volonté des civils russes », et il insiste sur « la responsabilité de la SS du fait qu'elle mène ses propres actions politiques »³. Donc, faire croire aux lecteurs, comme le voudrait Jauss, qu'il s'est comporté exactement comme « Fabrice à Waterloo » et qu'il n'a découvert la réalité du nazisme qu'avec le procès de Nuremberg tient, au mieux, de l'autosuggestion, au pire, du mensonge avéré. Quels ont été exactement les actes commis par le SS Jauss sur le front de l'Est ? Lui seul le savait et il a toujours refusé d'en parler avec précision, se contentant des déclarations très vagues que l'on vient de citer. Seul un historien professionnel pourrait déterminer l'itinéraire et les exactions des unités auxquelles il appartenait ou qu'il commandait. Mais on a découvert récemment un fait nouveau, accablant. Un avocat de Constance, Gerd Zahner⁴, a expliqué que Jauss avait été instructeur en 1944 dans une *Junkerschule* de la SS, à Kienschlag, près de Prague. Or, ces écoles formaient l'encadrement de la SS, de futurs officiers qu'il fallait instruire techniquement et idéologiquement en vue de la « guerre totale ». Elles eurent environ 15 000 élèves. Un certain nombre d'entre eux furent affectés dans les camps d'extermination. Dans le programme des cours, à côté de la « tactique » et de « l'analyse des cartes » existe une matière particulière, que Jauss a très vraisemblablement enseignée à ses « élèves français »⁵ : la *Weltanschauung* (expression qu'on pourrait traduire par « conception du monde »). Elle était matière d'examen et bénéficiait du plus gros coefficient. Il s'agissait d'enseigner le « noyau central de l'idéologie SS : les lois éternelles de la vie, leur réalisation dans le national-socialisme, le point de vue de l'histoire raciale et la théorie de l'espace vital »⁶. Bien entendu, ce premier contact de Jauss avec « l'enseignement » rend infiniment peu crédible sa justification, exposée dans *Le Monde*, d'avoir été « pris » dans les événements comme « Fabrice del Dongo ».

1. Rappelons que la SS a été jugée à Nuremberg comme « organisation criminelle ».

2. Voir sur ce point, Hannes Heer, *Vernichtungskrieg : Verbrechen der Wehrmacht*, Hambourg, Hamburger Edition, 1995, et, plus récemment : Wolfram Wette, *Les Crimes de la Wehrmacht*, Paris, Perrin, 2009 ; Sönke Neitzel et Harald Welzer, *Soldats*, Paris, Gallimard, 2013.

3. Christopher R. Browning, *Les Origines de la Solution finale*, Paris, Le Seuil, « Points », 2009, p. 457 et p. 459.

4. Conversation de Gerd Zahner avec H.P. Koch et Holger Reihe, le 21 octobre 2013, consultable sur le site internet : seemoz.de/lokal_regional/gestattet. Consulté le 20 janvier 2014.

5. Là encore, lui seul savait ce qu'il avait « enseigné » exactement.

6. Voir Bernd Wegner, *Hitlers politische Soldaten. Die Waffen-SS 1933-1945*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1997, p. 164.

On a affaire à quelqu'un qui s'est engagé totalement et idéologiquement du côté du nazisme, qui a fait le choix d'être du côté des bourreaux.

Les révélations sur son passé ont évidemment terni les dernières années de la vie de Jauss. Hans-Ulrich Gumbrecht, l'un de ses anciens assistants, devenu lui-même un romaniste célèbre, invité dans le monde entier¹, a publié son témoignage sur son ancien maître, sous le titre : *Mein Lehrer, der Mann von der SS* – « Mon professeur, l'homme de la SS »². Gumbrecht souligne le fait que si Jauss s'est « expliqué » (l'article est antérieur aux révélations sur la *Junkerschule*), il ne s'est jamais excusé. Gumbrecht conclut ainsi son article :

La vie de Jauss se conforme aux principes qu'il a lui-même édictés quant au mécanisme de la compréhension : les expériences antérieures préfigurent inconsciemment ou à demi consciemment la vision du monde des individus. Que le « je » se remémorant ne puisse jamais coïncider avec le « je » remémoré chez Proust, tout en édifiant un univers individuel, cela devait donner de l'espoir à un jeune homme désireux d'échafauder une muraille entre son passé compromettant et un présent plein d'ambition et de promesses³.

Ce n'est donc pas un hasard si Jauss a accordé tant de place dans sa thèse à la théorie proustienne des « moi successifs », comme on a pu le voir dans la première partie. Ajoutons qu'il a placé en exergue de tout le livre cette citation de Proust (dont il ne donne pas la référence) : « On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même après un trajet que personne ne peut faire pour nous, ne peut nous épargner, car elle est un point de vue sur les choses. » Dans sa dernière conférence, prononcée quelques jours avant sa mort, « *Das Verstehen von Geschichte und seine Grenzen* » (« La compréhension de l'Histoire et ses limites »), le professeur émérite de l'Université de Constance revient sur son expérience en posant cette question :

Si l'inhumanité dans l'Histoire, l'amère vérité de l'*homo homini lupus* reste inexplicable, si nous ne pouvons pas comprendre que l'homme à la différence de l'animal fasse du mal à son semblable, c'est peut-être que le mal est en définitive inexplicable, qu'avec lui la compréhension (« *das Verstehen* ») trouve sa dernière frontière⁴.

Aveu d'impuissance de celui qui a consacré toute sa vie professionnelle à la compréhension. Mais aussi, une dernière fois, tentative de se défaire de sa responsabilité individuelle, en ayant recours à une vague anthropologie. Il paraît en tout cas certain que le choix de consacrer sa thèse à l'étude du roman proustien ne fut pas déterminé, comme Jauss l'écrit dans un article de 1986, par la seule « fascination⁵ ». Il y eut peut-être le désir d'une *Wiedergutmachung*, une « réparation », faite dans le seul « for intérieur ». Rappelons d'ailleurs que Proust était considéré sous le nazisme comme un auteur « demi-juif », ou « juif », un « veule névropathe », qui ne « pouvait rien apporter au peuple allemand »⁶. Irait dans le

1. Auteur de *Vom Leben und Sterben der grossen Romanisten*, Vossler, Curtius, Spitzer, Auerbach, Krauss, Munich-Vienne, Hanser, 2002.

2. *Die Zeit*, 7 avril 2011, p. 62.

3. Notre traduction.

4. Phrase citée par Karlheinz Stierle dans *Das Imaginäre der Proutschen Recherche*, éd. Rainer Warning, Constance, Universitätsverlag, 1999, p. 6-7.

5. « Da Combray a Costanza : l'avventura della critica », *Intersezioni*, n° 3, 1986, p. 413-426.

6. Voir l'article de Karl Toth dès 1927 dans *la Deutsche Rundschau*, reproduit dans George Pistorius, *Marcel Proust in Deutschland*, Heidelberg, Carl Winter Verlag, 2002, p. 112.

même sens la prédilection de Jauss pour les travaux des grands romanistes juifs allemands, Benjamin, Spitzer, Auerbach, joués contre Curtius. Mais cette demande de pardon, restée secrète, informulée, ne peut du même coup être acceptée en aucune manière. Sans les recherches de Richards, Jauss aurait emporté son secret dans sa tombe. On peut ajouter que la doctrine proustienne des « moi successifs » étendue jusqu'à la « non-contiguïté totale » aura aussi été, sachant maintenant ce que l'on sait, un motif déterminant dans le choix du sujet de thèse. Balzac, Flaubert, Stendhal... n'auraient rien pu proposer d'équivalent à ce qu'offrait Proust.

Deux dernières remarques, pour conclure :

Le dernier livre de Hans-Robert Jauss publié en 1994, *Wege des Verstehens*¹ [Chemins de la compréhension], contient un aveu : « Tout comprendre, c'est tout pardonner. » Il s'agit d'une analyse de cette formule célèbre à partir d'une dizaine de ses occurrences dans la littérature mondiale, de Rousseau à Nathalie Sarraute. Un passage très significatif est consacré à *L'Idiot*. Jauss évoque en particulier la fameuse scène de l'anniversaire de Natassia Filipovna où chaque invité doit évoquer son plus grand forfait, sa plus grande scélératesse. Qu'aurait dû raconter Hans-Robert Jauss ? On ne peut qu'être d'accord avec Joseph Roth qui affirme, dans *L'Antéchrist*, que le principe du « tout comprendre et tout pardonner » est un principe « diabolique »². Claudio Magris commente cette phrase de Roth³ : « L'exigence de la vérité est soustraite à tout relativisme historiciste et à tout justificationnisme psychologisant⁴. »

Pour revenir au livre de Pierre Bayard : un autre romaniste allemand, auquel Jauss a d'ailleurs souvent rendu hommage, a fait, lui, le choix inverse. Werner Krauss, ancien assistant d'Erich Auerbach à Marburg, dix-huitiémiste de réputation internationale, a fait très tôt partie de l'organisation de résistance de « l'Orchestre rouge ». Condamné à mort, comme ses camarades, par un tribunal nazi, il ne dut son salut qu'à l'intervention de ses collègues universitaires, dont Gadamer, qui le firent passer pour fou. Il écrivit en prison, dans l'attente de l'exécution, un essai sur Balthasar Gracián, et un roman politique dans la veine de *1984, PLN, Die Passionen der halykonischen Seele*⁵. Le choix entre être « résistant » ou « bourreau » n'est donc pas qu'une pure question de hasard. La grande intelligence crée des obligations.

1. Munich, Wilhelm Fink. Non traduit, ici p. 49-85.

2. Joseph Roth, *Juifs en errance, suivi de L'Antéchrist*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 233, cité par Claudio Magris, *Loïn d'où*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 213.

3. Grand admirateur de l'œuvre de Proust.

4. Claudio *Loïn d'où*, *op. cit.*

5. Signalons la documentation réunie par Peter Jehle et Peter-Volker Springborn : *Werner Krauss, Ein Romanist im Widerstand*, Berlin, Weidler, 2004.